—C'est grâce à M. Gérard que ma mère est encore vivante. Je cherche dans ma tête ce que je pourrais faire pour vous prouver notre reconnaissance. Avez-vous besoin de moi ?

—Non, Jan-Jot, et merci, mon ami.

—Au moins, si quelque jour mon bras, mon pauvre et unique bras peut vous être utile, jurez-moi que vous vous en servirez.

—Je vous le promets.

—Et si le bras ne suffit pas, s'il vous faut ma tête pour sauver quelqu'une des vies qui vous sont chères, n'hésitez pas...

—Je n'hésiterai pas, Jan-Jot.

—A la bonne heure !... Et c'est drôle, mam'selle Marceline, j'ai comme ça dans l'idée que je ne mourrai pas sans vous avoir rendu un grand service... Lequel ? Ah ! voilà ! ah ! voilà !...

Et il descendit branlant la tête, soutenant sa vieille mère dans l'escalier et lui disant de douces paroles.

On n'entendit plus parler de lui pendant quelques mois.

Un jour il apparut, son orgue sur le dos. Son orgue ne le quittait guère. Et il disait en plaisantant :

—Quand je ne le sens pas sur mon ventre ou sur mon dos, il me semble qu'il manque à ma toilette un vêtement indispensable.

—Je viens, dit-il à Marceline, vous faire une proposition. Vous allez me dire si elle vous plaît.

—De quoi s'agit-il ?

—Dans tous les cas, si cela ne vous plaît pas, vous me pardonnerez de m'être occupé de choses qui ne me regardaient pas. J'ai installé ma mère à Creil. La vie n'y est pas chère. L'air est bon. J'ai trouvé à vendre notre petite maison de Neuillay-sous-Bois, et ma mère, qui vit de rien, a fait des économies sur mes recettes. J'ai pris, dans les villages autour de Creil, mes habitudes comme en Brenne, et tout le monde m'y connaît déjà... Seulement, un ouvrier de la fabrique de faïence qui est de Neuillay, m'a reconnu et m'a donné mon surnom de Glou-Glou, et me voilà réaffublé de ce sobriquet de malheur...

—Je ne vois pas venir votre proposition, Jan-Jot.

Excusez. J'y arrive. En parcourant les villages aux alentours de Creil, j'ai entendu plus d'une fois les paysans se plaindre de ce qu'ils manquaient de médecin. Il n'y en a qu'un à Creil : l'autre est mort il y a deux ans et n'a pas été remplacé. J'ai pensé qu'il y avait une clientèle toute prête pour M. Gérard. Jeune, savant, bon et doux comme il est, il aura vite fait d'être aimé et de devenir populaire. Qu'en dites-vous ?

—Je dis que vous êtes un brave homme, Jan-Jot. Je parlerai à mon fils. Il se renseignera. Il ira à Creil et prendra une décision.

—Vite, alors, pour ne point laisser échapper l'occasion. Et voilà tout ce que je voulais vous dire. Bien, le bonjour, mam'selle Marceline.

—Merci, mon bon Glou-Glou.

Le joueur d'orgue descendit lourdement et, pour ne pas perdre son temps, sans doute, il s'installa dans la cour, tourna sa manivelle et se mit à chanter :

Jette tes filets en silence,
Pêcheur, parle bas...
Le roi des mers ne t'échappera pas...

L'idée de Jan-Jot était bonne.

Quelque temps après, Gérard était installé à Creil avec sa mère et sa sœur, dans une jolie maison isolée, tout près de l'Oise.

L'installation terminée, le médecin avait pris Marceline dans ses bras : —Tu as toute ta vie travaillé pour nous. A mon tour, maintenant. Repose-toi. Tu vas voir, mère chérie, comme tu seras heureuse.

—Oui, repose-toi, dit Modeste, et ne pense plus qu'à ton bonheur, entre ton fils et ta fille dont l'affection ne te manquera jamais.

Et Marceline se prenait elle-même à croire qu'elle en avait fini avec le mauvais côté de la vie.

Si elle avait pu se douter que les épreuves commençaient seulement pour elle !!!

Gérard était à peine installé depuis un mois à Creil, qu'une voiture s'arrêtait devant la maison, un homme jeune en descendait, pâle, agité, et demandait le médecin.

Gérard était dans son cabinet. Marceline venait de sortir. Ce fut Modeste qui reçut le visiteur.

Celui-ci était un beau et robuste garçon de vingt-huit ans environ, aux yeux noirs intelligents, à la barbe brune taillée courte.

—Mademoiselle, dit-il à la jeune fille, pardonnez le trouble où vous me voyez... Je suis le fils de M. Louis Valognes, manufacturier bien connu à Creil... Mon père qui est à son château de La Novice, dans la forêt d'Halatte, pas très loin d'ici, vient d'être frappé d'une attaque d'apoplexie... Son médecin ordinaire, le docteur Cordier, est absent... On m'a donné le nom du docteur Gérard et son adresse... Il s'agit de la vie de mon père, mademoiselle... Le docteur ne serait-il pas chez lui ?...

—Je le prévient à l'instant, monsieur, dit Modeste.

Et malgré elle, son regard resta un instant attaché sur les yeux de Robert Valognes, tout remplis de grosses larmes.

—Ne perdez pas une seconde, mademoiselle... la vie de mon père en dépend.

Modeste courut avertir Gérard, qui descendit aussitôt.

—Vous êtes libre, monsieur ? dit Robert. Pouvez-vous me suivre ?

—A l'instant même.

—Alors, partons... Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard.

Ils sautèrent en voiture. Sur le seuil de la maison, Modeste regardait s'éloigner son frère. Celui-ci se retourna et, avec un geste d'amitié :

—Il est possible, lui cria-t-il, que je sois obligé de passer la nuit auprès du malade... ne m'attendez pas et ne soyez pas inquiètes.

La voiture—une petite charrette anglaise très légère, très roulante—disparut au trot rapide d'un élégant et vigoureux cheval.

Ils traversèrent la campagne, la forêt d'Halatte et, au bout de quelques minutes, entrèrent dans une allée de platanes superbes au bout de laquelle la voiture vint tourner devant le perron du château.

Valognes avait été couché sur un lit où il râlait.

Le jeune docteur l'examina. Robert ne le quittait pas des yeux.

—Et bien ? demanda-t-il. Serait-il trop tard ?

—Non, mais il n'y a pas une minute à perdre.

Il le saigna. Cela soulagea le malade. Ainsi qu'il l'avait prévu, Gérard fut obligé de rester au château toute la nuit. Valognes reprenait difficilement connaissance. Le médecin craignait une paralysie partielle. Il la combattit vigoureusement par des compresses glacées sur le front et tout autour de la tête. La nuit se passa ainsi, puis la matinée du lendemain.

Valognes était hors de danger.

Après les premiers soins, Gérard avait voulu se retirer :

—Je ne suis pas le médecin ordinaire de M. Valognes, avait-il dit...

Je ne veux pas que l'on m'accuse de chercher des clients dans la clientèle même de mon confrère. M. Cordier prendra ma place. Vous lui expliquerez pourquoi je suis venu.

—Restez, monsieur, dit Robert en lui serrant la main. C'est la première fois que mon père a besoin d'un médecin, et le docteur Cordier est plutôt un ami de la famille. Vous le deviendrez aussi, n'est-ce pas, monsieur ?

Gérard répondit cordialement à la franchise du jeune homme.

Le malade, dans son lit, s'était soulevé doucement. Il les regardait avec leur loyale figure, ces deux jeunes gens étaient faits pour être amis.

—Il n'y a pas bien... longtemps... que vous êtes à Creil ? dit-il en prononçant les mots difficilement...

—Un mois à peine.

—Cela explique... que je ne connais pas... même votre nom...

—Le docteur Gérard... dit Robert, en s'avançant.

—Gérard... c'est un petit nom, fit le malade, ou un nom de famille ?

—C'est, en effet, mon prénom, dit le médecin en souriant... et celui sous lequel on m'appelle toujours, je ne sais pourquoi... Je me nomme Langon...

Le malade tressaillit. Il répéta lentement :

—Langon ?

Il semblait chercher dans sa mémoire momentanément affaiblie

—Langon, se disait-il à lui-même... C'est curieux... ce nom me frappe comme un lointain souvenir... Ah !... je me rappelle...

Il considérait attentivement Gérard.

—J'ai connu, il y a longtemps, très longtemps déjà, une jeune femme qui portait ce nom... Elle avait un fils et une fille !...

—J'ai une sœur.

—Attendez... mes souvenirs reviennent plus précis. L'enfant se nommait Gérard... la petite fille... je crois... Modeste...

—C'est ma sœur.

—Vous êtes le fils de Marceline Langon ?

—Oui.

—Votre mère vit toujours ?...

—Elle habite Creil avec moi...

Valognes tomba dans une rêverie qui ressemblait au sommeil. Gérard et Robert s'y trompaient, et déjà ils essayaient de sortir, marchant sur la pointe des pieds, quand le manufacturier les rappela.

—Docteur, dites à votre mère que je suis Louis Valognes. Elle n'a pas dû oublier mon nom. Et dites-lui que vous venez de me sauver la vie. Je suis sûr que cela lui fera plaisir.

—Je vous le promets.

Lorsque Gérard rentra chez lui, en embrassant sa mère, il lui dit :

—J'ai pour client une de tes connaissances.

—Qui donc ? fait-elle alarmée.

—M. Louis Valognes, le grand manufacturier.

—C'est vrai, je l'ai connu il y a plus de vingt ans, à Saint-Ouen d'abord où il n'était que contremaître, puis à Saint-Denis, où il était directeur.

—Il a grandi encore, depuis, il passe pour être très riche. Je crois que je me suis fait un ami du père et du fils, car sans moi M. Valognes serait mort.

—Eh bien, dit-elle, c'est un prêt pour un rendu, car tu lui dois la vie.

—Comment cela ?

Marceline raconta l'accident du canal Saint-Denis.

—Et il ne me disait rien ! murmurait le jeune homme.

—Cela prouve qu'il est resté ce que je l'ai jadis connu : brave, modeste et l'âme généreuse.

Cinq ou six jours après, la même charrette qui avait amené Robert s'arrêtait devant la maison du docteur.

Valognes, grossi, large d'épaules, le visage boursoufflé et sanguin, en descendait lourdement, laissant la bride à un petit cocher.

Il sonnait et entrait. Marceline l'avait aperçu. Elle l'introduisit.

Il s'assit dans un fauteuil du petit salon. Il s'épongea, souffla.

Il avait bien changé, lui aussi. Méconnaissable, comme Marceline. Ses cheveux étaient devenus rares, sa barbe grisonnait. Du Valognes d'autrefois rien n'était resté, si ce n'est l'extrême intelligence et la vivacité des yeux. Les yeux seuls semblaient surnager dans l'empâtement général de ce colosse.

Marceline le reconnut tout de suite, mais, lui, restait indécis.